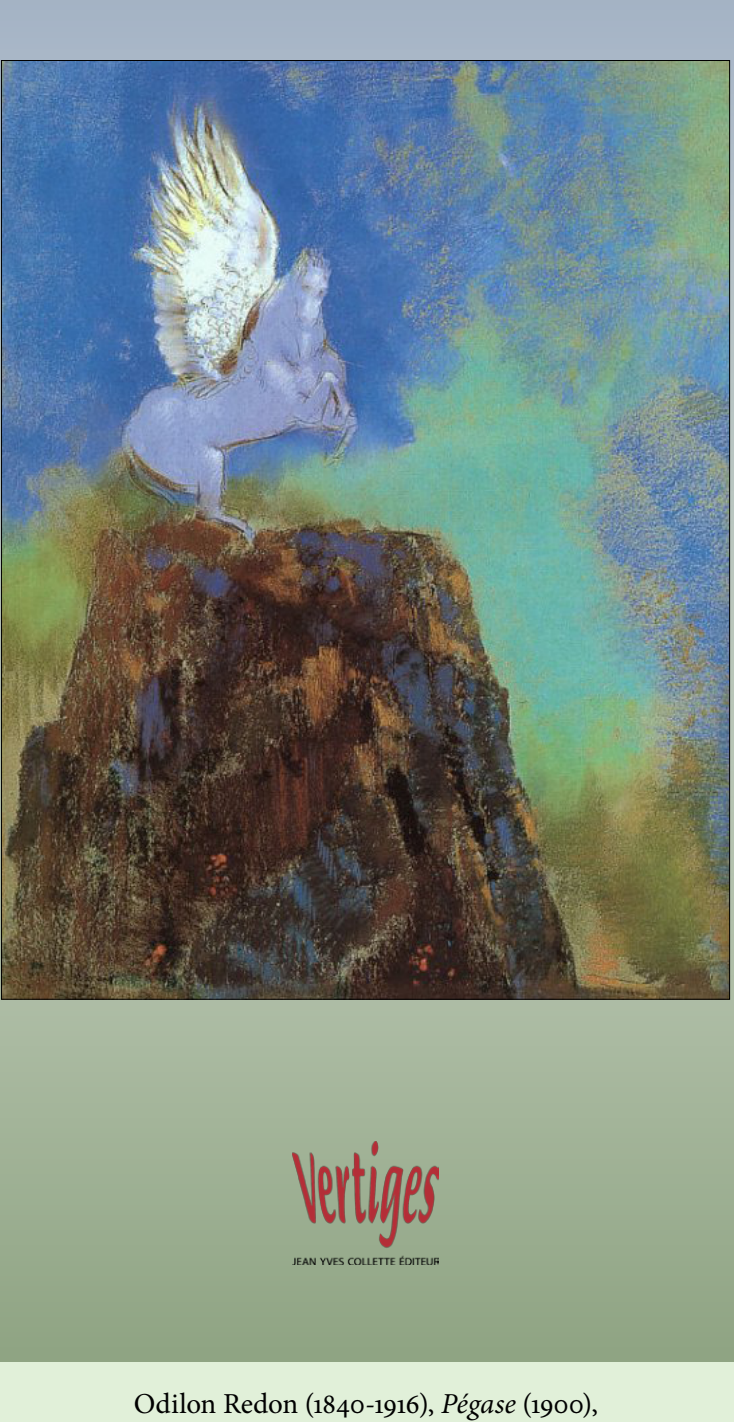
Jean Yves Collette

Habité?



Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Odilon Redon (1840-1916), *Pégase* (1900),
Hirshhorn Museum and Sculpture Garden, Washington DC, États-Unis.

HABITÉ?

OU ÉLUCUBRATIONS D'UN PILOTE DE LIGNE
OU TENTATIVES D'ENCERCLEMENT DES DOUBLES

> *Ce qui arrive de par l'écriture n'est pas de l'ordre de ce qui arrive. Mais alors qui te permet de prétendre qu'il arriverait jamais quelque chose comme l'écriture ? Ou bien l'écriture ne serait-elle pas telle qu'elle n'aurait jamais besoin d'advenir ?*
>
> Maurice Blanchot
> *L'Écriture du désastre*

DANS LA ZONE de débarquement, il n'avait pas eu à attendre, comme la plupart des voyageurs, car il n'avait pris avec lui, pour son très court séjour à l'étranger, qu'une valise de cabine. Il dépassa rapidement la file de ceux qui patientaient au carrousel des bagages et se dirigea vers les contrôles douaniers. Au guichet réservé au personnel navigant, il salua le fonctionnaire – qui ne lui répondit pas, bien entendu, même d'un bref regard – présenta son passeport et attendit quelques secondes avant de recevoir le signal l'invitant à « dégager ». Il longea les couloirs vitrés qui le menèrent vers la sortie de l'aérogare et grimpa, avec ses collègues, dans l'autocar aux couleurs de sa compagnie d'aviation qui le transporterait, en trente minutes, au centre de la ville. Parcourant à l'inverse le trajet qu'il avait accompli il y a quelques jours à peine, il s'engouffra dans la ville souterraine et prit le métro. Heureusement, rendu à destination, il n'avait pas à monter dans un autobus urbain ou un taxi ou un quelconque autre transport. Il allait marcher jusque chez lui en tirant sa petite valise installée sur des roulettes. Chaque fois qu'il revenait de voyage, cette brève promenade lui permettait de se re-brancher à son milieu de vie. Il se reconnaissait dans l'état des rues, dans les couleurs des devantures, dans les personnes qu'il croisait, dans l'odeur de son quartier… et s'en trouvait rassuré. Il ne s'arrêta pas devant la vitrine du boulanger, mais pénétra résolument dans son commerce. En y entrant comme en en ressortant, le pilote resta indifférent à son double qui passait sur le vitrage sans se fixer. Plus tard, des images rétrospectives, bien que fugitives et sans conséquence, firent qu'il se vit précisément à cet endroit-là, à cet instant-là, passant devant un étalage de pains et de viennoiseries.

II

Chez lui, Robert Tremblay avait laissé sa valise dans l'entrée et s'était immédiatement dirigé vers les immenses portes-fenêtres, qui donnaient sur un parc, et les ouvrit. Chaque fois le même rituel, chaque fois le même bonheur devant les arbres, l'air qui sentait différemment malgré la grande rue passante devant chez lui, le vent, la lumière… Son appartement convenait assurément à ses besoins mais, au moment de signer son contrat de location, dès qu'il eut dégagé les lourdes tentures qui bloquaient les portes du balcon et qu'il découvrit le paysage, il avait été convaincu d'avoir fait le bon choix. Même en hiver, il ne dérogeait pas à ses habitudes et aérait ainsi son lieu d'habitation, pendant quelques minutes, avant d'en refermer les portes et d'en faire sa vitrine sur le monde – bien plus réelles que les fenêtres des grands hôtels qu'il fréquentait entre deux vols, d'un côté ou de l'autre de la planète. Dans cet appartement cossu qu'il occupait à la périphérie du grand parc, espace de tranquillité et de joie simple, il aimait à profiter tout son saoul du confort et du sentiment de sécurité que lui procurait sa demeure. Dans cet espace choisi, le pilote sans avion était heureux… sans l'être.

III

L'aviateur profitait de quatre jours de repos avant d'être affecté à une autre destination. Il savourait sa volupté d'être, même dans la solitude (ou surtout en elle), bien qu'à l'occasion il lui faille admettre une part de mélancolie, un spleen, disons « un coup de blues ». Dans ce cas, il ne s'apitoyait guère sur son sort et sortait pour se changer les idées. Tremblay allait naturellement vers la Maison de la presse, où il pouvait passer des heures, ressortant les bras chargés de magazines et de quelques livres – que des nouveautés. Il aimait en particulier les livres d'images publiés par Taschen, la luxuriance de leurs couleurs et leur… inutilité. Un jour qu'ainsi il se rendait là, il trouva le commerce fermé à cause de travaux de rénovation. De l'intérieur, les fenêtres tapissées de papier lui renvoyaient son image ; de l'extérieur, son reflet désemparé, imprimé temporairement dans la vitrine, se superposait à un graffiti qui lui demandait : « Êtes-vous certain d'être ici ? » Il regarda à gauche, puis à droite, s'inquiétant du regard d'autrui, pensant à un piège cruel. Que répondre, même mentalement, à une interrogation si impertinente ?

IV

Déstabilisé par cette fermeture, il déambula dans la rue marchande et, ne sachant plus où jeter les yeux, il finit par les laisser tomber vers les trottoirs fraîchement reconstruits par la municipalité. Il avançait vers nulle part. D'autres commerces avaient choisi de rénover pendant la saison morte et les vitrines tapissées de papier Kraft, qui favorisait les reflets, se multipliaient et lui renvoyaient sans cesse son image. Sans ses points de repères habituels, le pilote qui marchait ne savait plus où il marchait ; quand il risquait un regard vers une vitrine, lui qui marchait pour s'oublier, il se revoyait sans cesse. Il ne percevait pas que toute la rue et ses bâtiments, que des voitures, que des personnes se trouvaient avec lui dans ce miroir géant, que la vitrine opaque, bouchée, blanche, se trouvait être plus vivante que lorsqu'elle se trouvait ouverte sur les entrailles d'une boutique quelconque. Le pilote, les pieds sur le ciment, se perdrait, s'oublierait bientôt dans les reflets, mais il ne le pouvait pas encore. Il lui passa par l'esprit que se perdre et se trouver, quelque soit l'ordre dans lequel ces événements se produisaient, s'avéraient être deux tâches parmi les plus difficiles à accomplir – et souvent menaient à la sérendipité*.

> * *Sérendipité* (anglicisme) ; *fortuité* (recommantion de l'OQLF). Voir l'intéressant article historique sur ce mot dans l'encyclopédie libre Wikipédia.

V

Jeune, le futur pilote regardait déjà attentivement les vitrines, mais n'en examinait pas le contenu, cherchant plutôt, dans l'image qui lui était renvoyée, des renseignements sur lui-même ou sur le monde qui l'entourait, ou sur son image ou sur l'image de la ville dans laquelle il vivait, des repères à fixer dans sa mémoire, pour l'avenir, pour meubler un avenir dont il ne connaissait rien. Jeune Narcisse, il se coiffait dans les vitrines, mais ne pensait pas encore à perdre la raison ou à pouvoir la perdre, s'il le voulait. Plus tard il a cru que, s'il était patient – sans faire d'effort en ce sens – la perte arriverait jusqu'à lui et qu'il pourrait en jouir. Par exemple, récemment, après l'une des nombreuses courses-poursuites qu'il entreprenait pour égarer sa raison, il passa devant la vitrine de son pharmacien… tandis que son reflet ne s'y trouvait pas encore. Cette constatation lui fit ressentir un immense découragement et il vit poindre en lui l'un des effets qu'il avait déjà entrevus. Évidemment, plus tard, quand les contraintes de sa profession prirent le dessus sur ses élucubrations de jeunesse, quand ses horaires de travail et ses responsabilités le rattrapèrent, il ne songea plus à perdre la tête, mais seulement à mémoriser les choses qu'il avait à faire et à les faire au bon moment.

VI

Le marcheur était sorti en fin d'après-midi alors que le jour s'assombrissait. Depuis combien de temps déambulait-il ? Le pilote s'abstenait de se le demander, lui qui traversait au hasard de ses pas un quartier moins animé et qu'il était mené davantage par ses pensées que par le tracé des rues où les événements se faisaient rares. Tous nous savons que la promenade est un prétexte et qu'il n'est pas nécessaire d'être en mouvement pour trotter d'un univers à un autre. Lui, par exemple, à d'autres moments, pilote de son état, sans être en chair et en uniforme dans un avion, sans commandes, ni manettes, ni écrans, peut aller marcher dans la cacophonie de Hong Kong, dans l'humidité de la *ciudad* de México, dans le sable d'une plage de la Polynésie… et, dans son avion, peut se sentir comme chez lui, à Montréal, dans sa rue, en face du Jardin botanique, à regarder les arbres qui forment pour lui seul, se plaît-il à le penser, une forêt, une couleur, une respiration, une vie. De la même manière, il peut apercevoir la nuit en plein jour et vice-versa, le noir à la place du blanc, et ressentir des effets de froid certains jours où il fait chaud.

VII

Au tournant d'une avenue, une impression de déjà-vécu envahit son esprit. Soudain sa promenade le fâche et lui donne la sensation de s'être trompé, de se trouver dans le connu le plus banal. Les regards qu'il portait autour de lui, les découvertes, les émerveillements qui survenaient à l'occasion n'étaient-ils pas déjà tous prévus ? Dans l'organisation de la ville ou la désorganisation du monde, tout n'était-il pas préparé pour qu'il s'aperçoive sans cesse dans des surfaces réfléchissantes les plus diverses ? qu'il se retrouve et se reconnaisse dans la photographie ininterrompue de l'instant qui précède immédiatement l'instant présent ? et qu'il se projette dans la seconde d'après et dans toutes les suivantes jusqu'au désespoir le plus noir ! Serait-il le souffre-douleur modèle de l'humanité, condamné à cet exercice narcissique sous prétexte de se découvrir, de se comprendre (ou d'imaginer se comprendre) ? Ou bien ne s'inventait-il pas lui-même, en pure perte, des interrogations inutiles, superfétatoires ? …

VIII

Robert Tremblay, se rendant à l'épicerie, s'arrêta à penser que le temps qu'il passe à regarder des vitrines est si long, et que l'intensité avec laquelle il les contemple est si grande, qu'il pourrait, devant l'une d'elle, « être pris de vertige » sans personne pour le retenir dans sa chute, puisque, comme tout un chacun, nous sommes toujours seuls devant notre reflet, prompts à plonger nos yeux dans le vide. Cette sensation assez désagréable, il la ressentait seulement quand il était très fatigué, la plupart du temps la première journée de son retour chez lui, après une longue période à l'étranger, comme si, hors de son quartier, il ne trouvait pas le repos. C'est un lieu commun de dire que les pilotes de ligne ont d'énormes responsabilités à l'égard d'autrui mais, de toute évidence, ils n'y pensent pas constamment. En sortant de l'épicerie, ses deux sacs réutilisables pleins de victuailles, il ressentait simplement le poids de ses achats. Et il ne s'était pas encore arrêté à la Société des alcools… Quelle corvée !

IX

Une autre fois, devant un magasin de babioles qui ne retenaient guère son attention, il regardait le ciel. Ou, autrement dit, il admirait – dans la vitrine – le bleu vibrant et le déplacement des « blancs moutons », au gré du vent, là-haut. Et c'est ainsi qu'à cet endroit précis, sans vraiment s'en rendre compte, il se mit à penser que tout se trouvait en double dans l'univers et que le ciel et l'étang au cœur de l'Afrique, que les glaces de moins en moins éternelles des pôles et des hauts sommets ne sont que deux aspects d'une même réalité, de celle qui se trouvait aussi dans les villes et se répercutait sans cesse d'une plaque de verre à une autre (fenêtres des maisons, pare-brise des voitures, hublots des avions ou des bateaux…), d'une surface de métal poli à une autre surface brillante, d'une simple goutte d'eau reflétant le soleil tout entier à un œil brillant où les regards se confondent…

Cet œil lui fit penser au court récit de la mort d'une mouche ordinaire* – lu récemment – où l'autrice, couchée par terre, l'œil dans les yeux aux mille facettes du diptère, suivait l'évolution de l'événement d'au plus près, tout en surveillant les renvois de lumière du mur blanc sous forme de rayons, à l'infini, dans les yeux de l'insecte. De là à ce qu'il lui traverse l'esprit qu'il pouvait bien être lui-même l'envers de lui-même, qu'il pouvait bien avoir deux vies parallèles, simultanées ou successives, comme la lumière claire et le temps sombre, comme une vie vive et une vie lente… L'une et son contraire, une existence à l'aise comme la sienne et le temps moche à passer avant de changer de monde, si cela existe, pour quelqu'un qui ne serait pas lui – il va sans dire.

> * L'auteur de *Habité?* regrette de ne pas avoir noté immédiatement la source de cette anecdote, de s'être trouvé par la suite incapable de la retrouver et, désormais, de la communiquer au lecteur sans pouvoir en préciser la provenance.

X

Au-dessus de l'océan Pacifique, entre Singapour et Vancouver, c'était la routine. L'avion volait tout seul ; le second surveillait les indicateurs d'un œil distrait ; le pilote échangeait des banalités avec le navigateur ; le personnel de cabine vaquait lentement aux préparatifs du prochain service, tandis que la moitié des passagers dormait… Il revint alors à l'esprit du pilote qu'il avait eu la vision de deux vies – au moins – et il raconta cette histoire à son collègue. Il lui dit qu'il ne l'avait pas toujours su… mais que, désormais, il faisait comme celui qui le savait et agissait en conséquence. En son for intérieur, il se posa la question que le collègue n'osait pas poser – pour ne pas l'embarrasser, songea-t-il : « Qu'est-ce à dire, agir en conséquence ? » Sans tarder, le pilote enchaîna, précisant que ce n'était pas une affaire de sosies et que, d'ailleurs, certains sosies peuvent en être très embêtés ! « Ah bon ! » répondit brièvement le navigateur ; mais il ne semblait pas prêt à engager une longue conversation à ce sujet.

XI

Dans son enthousiasme égocentrique – disons-le comme ça – Tremblay ne mesurait pas toujours adéquatement dans quel univers il déambulait. Dans de variables circonstances, il ne contrôlait pas ou contrôlait mal son double. Jusqu'à plus ample informé, il n'avait qu'un double officiel – celui du moment – et ce double n'en avait également qu'un seul, qui se trouvait être lui-même, le modèle original… Il va de soi que cet éclaircissement ne contient aucune garantie.

XII

Le pilote tournait le dos à une vitrine et regardait, à l'infini, un point qu'il n'apercevait pas lui-même, mais qui requérait toute son attention. Il avait, comme l'exprime si bien l'expression populaire, « pris le fixe » ! Dans cet état, il n'aurait pas pu traverser la chaussée sans risquer la mort. Il s'était mis en marche comme un somnambule et, ce jour-là, il eut le bonheur d'être sorti de sa fixation par une dame qui lui demandait où se trouvait le temple du rêve. Il ne put évidemment répondre à cette question, mais l'intervention de la rêveuse eut l'avantage de le ramener à une certaine réalité, de celles qui se rencontrent partout et nulle part, dans les rues, dans les pensées, dans les vitrines, dans les livres, particulièrement dans des mots comme hallucination, visage, parapluie, musique, ventre, lumière et ténèbres…

XIII

De retour chez lui, se remémorant sa journée, le pilote eut de la difficulté à retrouver sa sérénité. C'est en regardant les arbres et en respirant à fond qu'il se convainquit qu'il était temps de laisser là ses souffrances terrestres, ou ce qu'il ressentait comme telles, et de retourner dès que possible au travail, de rouler sur le tarmac dans l'un ou l'autre de ses beaux avions ruisselants de lumière, de s'éloigner de la confusion des rues, des émotions brouillées, du mensonge et de l'absence dans lesquels tous ses arrêts sur Terre, le plus souvent, le plongeaient. C'est alors qu'il se rappela l'effet épouvantable que lui fit, en début d'après-midi, la sempiternelle question de la caissière *mécanique* du marché d'alimentation : « Voulez-vous un sac ? » ou, bien mieux, comme il l'entendit dire à d'autres comptoir de services : « Désirez-vous un sac ? » Dès lors, ce « désirez » rassembla en lui toute la haine du monde, l'accabla pour mourir et, cette fois, jusqu'à son prochain vol, le pilote résolut de ne plus sortir de chez lui.

XIV

Auparavant, quand il se sentait bien dans l'une ou l'autre de ses vies, il se répétait à lui-même le récit véridique de ses aventures extraordinaires, de ses rencontres et de ses pensées même les plus simples. Désormais, l'aviateur n'en pouvait plus. Il voulait raconter ses histoires à d'autres, fût-ce à qui-conque parmi celles et ceux qu'il fréquentait dans les vitrines. Et – même si parler pour parler frôle souvent la plus grande insignifiance – c'était, certes, tout de même, une activité plus humainement profitable que de parler à une instable bougie ou à quelques icônes ou figures inventées déposées sur un socle, qui ne répondaient jamais aux histoires qu'elles entendaient. Il ressentait une réelle impatience à discourir, à vider son trop-plein, car, à se promener dans son destin et à en prendre des instantanés, son pauvre petit cerveau se trouvait gavé d'images superposées qui tendaient à devenir illisibles. Le fils d'Icare devait désormais supprimer des couches de paysages et d'autres figures, plutôt que de se fourvoyer en fuyant par les airs. Ses images n'étaient-elles plus lisibles ? Et leur neuve abondance n'était-elle pas la cause unique de son imaginaire exacerbé ?

XV

Dans le grand parterre d'arbres et d'arbustes, il raconte à des promeneurs imaginés, à haute voix, sans complexe, sans cesser de marcher, une aventure où le héros tentait de se faire un, sinon de tenir un discours dans lequel il se trouverait de concert avec lui-même. Il croyait qu'en s'adressant au meilleur public, les mots choisis lui permettraient de s'approcher de la sérénité.

> Il était là seul avec lui-même, recueilli, paisible, adorant, comparant la sérénité de son cœur à la sérénité de l'éther, ému dans les ténèbres par les splendeurs visibles des constellations […]
>
> VICTOR HUGO
> *Les Misérables,* tome I

Dans le jardin, ce qui obsédait l'aviateur, c'était la multitude de son unique image et l'incapacité dans laquelle il se trouvait de réunir les éléments de son être singulier. La fixation de son double, ombre hypocrite qui changeait si souvent d'allure et qui se défilait chaque fois que le pilote croyait enfin le rejoindre – même sans qu'il puisse avec assurance le nommer – était le seul véritable enjeu pour lui.

XVI

Un autre jour encore Robert Tremblay insistait pour raconter la grande aventure qu'il avait vécue, car il s'était bien vu disparaître, s'était bien vu mourir (probablement) devant la vitrine du marchand de chaussures, quand son ombre disparaissait et qu'il la regardait s'effacer… Alors, il s'évanouissait – en quelque sorte. À cause de cela, il s'était senti pressé par le temps. Il a cru que son esprit était parti en voyage sans lui. Quoique considérablement ébranlé, il s'était dirigé vers un café voisin pour s'asseoir et boire, coup sur coup, quelques remontants. L'aviateur en était là quand des éclats de gyrophares se mirent à briller dans la vitrine de l'établissement et que des ambulanciers insistèrent pour mesurer la longueur de son reflet et de son ombre. Quand l'ambulance quitta les lieux, emportant son double, il rentra chez lui, épuisé.

XVII

Encore deux journées et le pilote pourra repartir. Il avait le sentiment d'un cœur libre, surtout parce qu'il n'avait rien déclaré de l'incident à son employeur, craignant d'être contraint de rester au sol et de se voir forcé de passer de multiples examens. En attendant, il se reposait et c'était bien assez ! Il errait en pensée dans les rues et avenues de son quartier, s'aventurant même dans des boulevards imaginaires où la lumière du jour était si vive qu'elle effaçait, sans en faire toute une histoire, les ombres et les reflets du promeneur. Sans les bruits, sans l'air ambiant, sans les vibrations des boutiques, sans le tintamarre auquel il se confrontait d'habitude dans les rues ordinaires, il pouvait revivre intérieurement l'un ou l'autre de ses parcours. Il rencontrait ses doubles dans des deuxièmes vies, dans des vies parallèles, dans des devantures bariolées… Ainsi, le pilote se constituait un bagage d'événements de pure extase, aussi loin que possible de l'odeur de la ville que de celle du kérosène. Il fut heureux comme cela ne lui arrivait pas souvent. Il en vint à vouloir noter des maximes qui lui passaient par la tête – regrettant de n'avoir jamais pris l'habitude de garder un carnet de notes avec lui – car il pensait à cet instant qu'il aurait pu faire profiter ses semblables de son expérience quasi initiatique. Les yeux plongés dans de splendides lumières, explorant l'une après l'autre des parcelles du paysage urbain, il se perdait dans le détails des rues qui se superposaient à la forêt qui s'étendait devant lui, écran silencieux de cinéma infini qui l'absorbait, qui l'enveloppait et qui le rassurait…

XVIII

Depuis plusieurs semaines, l'aviateur était affecté aux lignes extrême-orientales de sa compagnie et il prenait souvent ses périodes de repos dans cette région du monde. Dans ces pays-là, pendant ses temps libres, c'était peu de dire qu'il fréquentait des vitrines. Il balayait à toute vitesse les rues commerçantes des grandes capitales marchandes de l'Asie – sans plus de gêne que la rue Principale de son lieu de naissance, à Saguenay, disons ! Il emmagasinait temporairement des milliers d'images, ou, sans crainte, au contraire, s'incrustait dans quelques-unes d'entre elles, parce qu'elles ne lui appartenaient pas. Elles étaient neutres, d'un autre pays, d'un autre monde, et le pilote y voyageait comme tout voyageur devrait voyager, les yeux en entonnoir, à s'imprégner de toutes les lumières et de tous les chatoiements.

Il fallait suivre Robert Tremblay dans Shinjuku ou dans Ginza l'après-midi ou après le jour, tard dans la nuit, se frayant un chemin dans une jungle bigarrée de volts et d'ampères, tout aussi facilement que les Africains se déplacent dans la touffeur de la jungle – comme cela lui est apparu évident dans la série documentaire *Les Secrets de la jungle d'Afrique,* de Jean-Yves Collet (2002), qu'il avait regardée à la télévision, à Montréal, au cours de son dernier passage dans sa ville. Il semblait animé d'une gourmandise impossible à satisfaire et être mû par un désir déraisonnable. Il n'avait aucune frénésie d'achat, mais une envie de se perdre dans la cacophonie de ces quartiers, se nourrissant d'un infini inclassable. Ces reflets démesurés lui donnaient la sensation de posséder le monde, puisqu'il s'apercevait, avec le plus grand naturel, partout dans les contrées où il débarquait.

XIX

Robert Tremblay était ainsi (c'est-à-dire tel quel) dans la foule compacte de centaines de milliers de Tokyoïtes, car, ici, la masse fourmillante des humains ne le gênait pas. Il se comportait comme un électron libre parmi des milliards identiques, très peu touché par l'action de ses congénères. Autrement, quoique ses collègues trouvassent de plus en plus étrange sa manie de vitrines, de miroirs, de reflets et d'ombres, dont il parlait dès qu'il ouvrait la bouche, il avait réussi, à leur égard, à temporiser les effets de son obsession, en particulier en l'élargissant à d'autres plans réfléchissants, en leur faisant remarquer que, même si cela n'était pas dans leurs préoccupations, ils étaient irrémédiablement multipliés et représentés sur un grand nombre de surfaces, du verre de vin à la cuillère à café, de la carrosserie des voitures aux yeux de leurs compagnes ou compagnons de vie, dans toutes les fenêtres, dans tous les écrans qu'ils consultaient, dans les plastiques, dans les métaux, dans la laque de boiseries ou de planchers tout neufs et dans presque tous les objets éclairés, sans limites de forme. À ce compte-là, pensa-t-il, satisfait d'avoir montré sa normalité à leurs yeux, chercher son reflet et ses variantes dans une vitrine relevait de l'enfance de l'art.

XX

Pendant son dernier congé au Japon, il résolut de visiter Kyoto, « capitale de la paix et de la tranquillité ». Laissant les néons polychromes de Tokyo – la ville la plus peuplée de la planète – il prit place dans le Shinkansen. Habitué à la vitesse des avions, il avait choisi le plus rapide des trains qui l'avait déposé au cœur de la cité des sanctuaires et des temples deux heures et vingt minutes plus tard.

Dès ses premières promenades, le pilote s'est senti déstabilisé par l'omniprésence du bois dans tous les bâtiments historiques. Dans sa fiction personnelle, il savait cela sans le savoir. Toutefois, à ce jour, il ne l'avait pas lui-même constaté – ni lorsqu'il était accompagné de ses doubles, de ses reflets et de ses ombres qui peinaient, depuis si longtemps, à constituer un être unifié. Cette observation l'a désarçonné. Comment ? Il ne pourrait retrouver son double original, son inquiétant sosie, son délicieux reflet ? Aussi bien dire qu'il ne pourrait retrouver sa conscience ni la perception même de son existence ! De là à croire que l'absence de reflets pourrait avoir un lien avec la découverte de la sublime sérénité, il pourrait n'y avoir qu'un pas !

Quoique ce passage à l'étranger n'ait pas permis à l'homme d'avion de trancher entre son besoin d'unité mentale et son appel à une vie sereine, il s'est trouvé rassuré d'avoir survécu à ses obsessions récurrentes.

XXI

Aux commandes de son Airbus, devant ses cadrans et ses écrans polychromes, le commandant de bord se trouvait dans un état second. Son regard portait bien au-delà de la cabine de pilotage, vers un infini sans reflet... Mais, qu'était-il en train de penser ? Le ciel sans limite n'était-il pas le miroir de sa recherche d'absolu, la figure de son rêve inatteignable de connaissance, le champ de toutes ses hallucinations ? Toute cette lumière... cette noirceur... « Peut-être que... », s'inquiétait-il ? Peut-être que sans les grands airs des ciels qu'il traversait, sans les grandes eaux des océans qui tempêtaient sous son aéronef, peut-être que sans la blancheur impalpable des cumulus, il se trouvait trop à l'étroit dans les lacs de verre et les miroirs de la ville. Peut-être sa pensée s'intériorisait-elle dès ses manœuvres d'atterrissage ?

XXII

À Singapour, un jour de congé, alors qu'il dévorait des vitrines dans les proprets vestiges de la ville coloniale, le pilote de ligne comprit – c'est-à-dire qu'il mit en place dans son esprit, dans un ordre particulier, des éléments connus de lui – que la lumière au fond de ses yeux constituait sa mémoire réfléchie ! Les images en mouvement dans ses écrans rétro-éclairés, à demi translucides, lui permettaient de doubler la mise de ses connaissances. Bien plus, cette nouvelle compréhension soutenait sa conviction que son histoire pourrait être lue – c'est-à-dire vue comme un élément de sa terrible existence, dont les autres pourraient, au moins en partie, considérer le sens – se reflétant dans les petites comme dans les grandes surfaces polies. Les effets de miroir et de transparence qui se superposaient lui permettaient de voyager en profondeur dans ses souvenirs, dans le temps sinon dans l'espace, de les ramener à la surface et d'en exprimer des pans entiers. Dans ce sens, il n'emploierait pas le mot « spirale » ni le mot « ailleurs » qu'il laissera à d'autres – perdus ou éperdues.

XXIII

À la collègue de travail qui l'accompagnait ce jour-là dans les rues de la vieille ville, il commença à décrire ses constatations, le nouvel éclairage qu'il croyait pouvoir donner à sa vie. Comme exemple, l'aviateur lui raconta une intrigante aventure dans les reflets de... mais, ce faisant, il se trouva à ralentir la frénésie de magasinage de sa compagne. Elle n'était pas très intéressée par son récit, l'interrompait souvent pour commenter ce qui se trouvait sous leurs yeux. Le manège persista jusqu'à ce que, dans un angle particulier, ils se trouvèrent devant une vitrine qui se reflétait dans une autre. Le phénomène l'éblouit et le laissa bouche ouverte devant une multiplication infinie, comme s'il n'avait jamais auparavant été mis en situation entre deux miroirs se faisant face ! Un instant, il ne se retrouva plus dans la cohue des formes et des couleurs inlassablement montrées, et cette abondance le décoiffait mentalement. Il voyait sa découverte comme l'une des merveilles du monde (sans angoisse devant son incontrôlable prolifération) et souriait béatement. Sa collègue agente de bord, qui cherchait à le tirer de son extase, lui répétait nerveusement : « Venez, Robert ! Continuons ! Mais qu'avez-vous donc ? »

XXIV

Trois semaines se sont encore écoulées avant que l'aviateur ne revienne à Montréal. Ce fut un vol étrange, pour le commandant Tremblay, à bord d'un avion qu'il ne pilotait pas. En effet, une erreur d'attribution de la société d'aviation fit que deux équipages avaient été assignés au même vol. Sans manettes, un pilote n'en est plus un !

Dans sa ville quasiment devenue étrangère, il avait marché devant les vitrines de son quartier sans trop se préoccuper d'un monde qui lui est pourtant si familier. Les invariables présentations d'objets dans les vitrines et les infinies propositions de sens l'enveloppaient sans qu'il s'y arrête. Le nuage de mystère dans lequel il avançait ne l'incommodait pas, mais il avait peur qu'un futé, surgi de nulle part, éventuellement d'un brouillard virtuel, lui demande ce qu'il avait fait du miroir...

L'aviateur se rassurait dans son appartement et se confortait dans ses habitudes. Rien ne s'était dissipé. Rien ne lui permettait d'échapper au reflet, car le reflet était en lui. Rien ne lui permettait d'échapper à son ombre, car son ombre peuplait son esprit. Les grandes fenêtres ouvertes et l'air vivifiant qui s'engouffre dans l'espace lui permirent de se réconcilier avec ses apparitions.

Presque insensiblement, les promenades de Tremblay dans les allées ombragées des jardins de Kyoto avaient fait de lui un homme transformé. Dès qu'il eut retrouvé ses marques dans sa ville, il se résolut à ne plus considérer son existence ou sa mort comme une lutte pour l'unité mais comme un jeu. Désormais, il ferait de ses reflets et de ses ombres des compagnons de vie plutôt que des ennemis.

XXV

Le pilote d'avion admettait que sa quête était sans fin. Il se résignait à considérer que sa fuite en de multiples facettes dans les surfaces réfléchissantes n'était pas mieux qu'une caracolade dans un « champ des possibles », c'est-à-dire un champ de dérision. Il était de moins en moins seul ; sa vie ou sa mort n'étaient qu'illusion... Ainsi, dans la situation désormais limpide où il se trouvait, un jour, au-dessus de l'océan, perclus de bonheur, il s'était mis à pleurer. Il comprit alors qu'il libérerait ses yeux en disparaissant dans le noir, dans le cosmos...

Puis...

Que faire de cette obscure idée ? Ou de cette obscurité. Un jour, il conçut que le salut pourrait venir de cela : de l'obscurité. Était-il trop tard ?

Habité ?
– ou élucubrations d'un pilote de ligne
ou tentatives d'encerclement des doubles –
transcrit par Jean Yves Collette (1946-),
est l'édition princeps de ce récit de « voyage »
dont l'écriture a été amorcée en 2012
et achevée en 2022.

ISBN : 978-2-89816-570-2

© Jean Yves Collette, 2022

– 1571e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : deuxième trimestre 2022

Lecturiels
www.lecturiels.org